

expos

je sans frontières

En superposant différents horizons culturels, le jeune artiste suédo-palestinien **Tarik Kiswanson** rappelle l'incertitude constante de notre perception du monde.

Comment vivre et créer entre deux mondes ? Nul choc des civilisations chez Tarik Kiswanson, jeune artiste suédois d'origine palestinienne de 28 ans, installé à Paris depuis cinq ans, après un passage par la prestigieuse Central Saint Martins à Londres et les Beaux-Arts de Paris. Nul choc des civilisations, mais une pensée de l'hybridation et une plongée en apnée dans l'instabilité du monde contemporain, qui se traduit à même la matière – en l'occurrence, une prédilection pour le métal – et s'incarne dans la rencontre de deux formes d'origine spatio-temporelle différente. "Dans mon travail, l'idée de rencontre connote quelque chose de positif, un métissage poétique qui permet d'échapper à tous les systèmes de classification pesant sur les choses : par exemple entre l'objet sculptural et l'objet fonctionnel, ou encore entre le modernisme occidental et l'art oriental."

D'ailleurs, comment vivre et créer tout court à Paris, après les attentats du 13 novembre ? "Au moment des attentats, je revenais tout juste de Suède, où vit ma famille. A 19 heures, j'atterrissais à l'aéroport Charles-de-Gaulle. A peine quelques heures plus tard, j'avais plusieurs appels manqués sur mon téléphone : de Suède, de Londres, des Pays-Bas. Tous, ils avaient vu à la télé ce qu'il s'était passé à Paris, avant même que nous, qui nous trouvions à proximité immédiate, nous en avions eu connaissance", confie-t-il. Et enchaîne : "Avec le décalage horaire, Barack Obama a fait son discours sur les attentats avant même que François Hollande ne puisse le faire. On se rend bien compte à quel point la notion de frontière paraît dépassée aujourd'hui : on est constamment dans le flux, dans le mouvement."

De fait, les notions de frontière et d'identité sont déjà au centre de l'œuvre de celui dont le patronyme même en porte l'empreinte, résultat de l'adjonction du suffixe suédois "-son" au nom de famille

palestinien de son père. "Je me suis toujours efforcé de creuser une identité à travers mon travail, qui témoignerait de la construction du moi dans la société actuelle. Pour autant, je ne parle pas de ma vie privée : c'est plutôt une identité multiple que je cherche à reconstruire par là, dans le processus du travail et a posteriori. Comme une manière de dire que je n'appartiens ni à telle entité prédéfinie, ni à telle autre, mais que je me construis une identité nouvelle au fur et à mesure de la production. Pour un artiste, il me semble que l'une des questions centrales est la suivante : par quoi se définir ? Par notre passé et les objets qui appartiennent à la mémoire collective, ou alors par l'instant et le processus de production de nouvelles formes dans l'atelier ?"

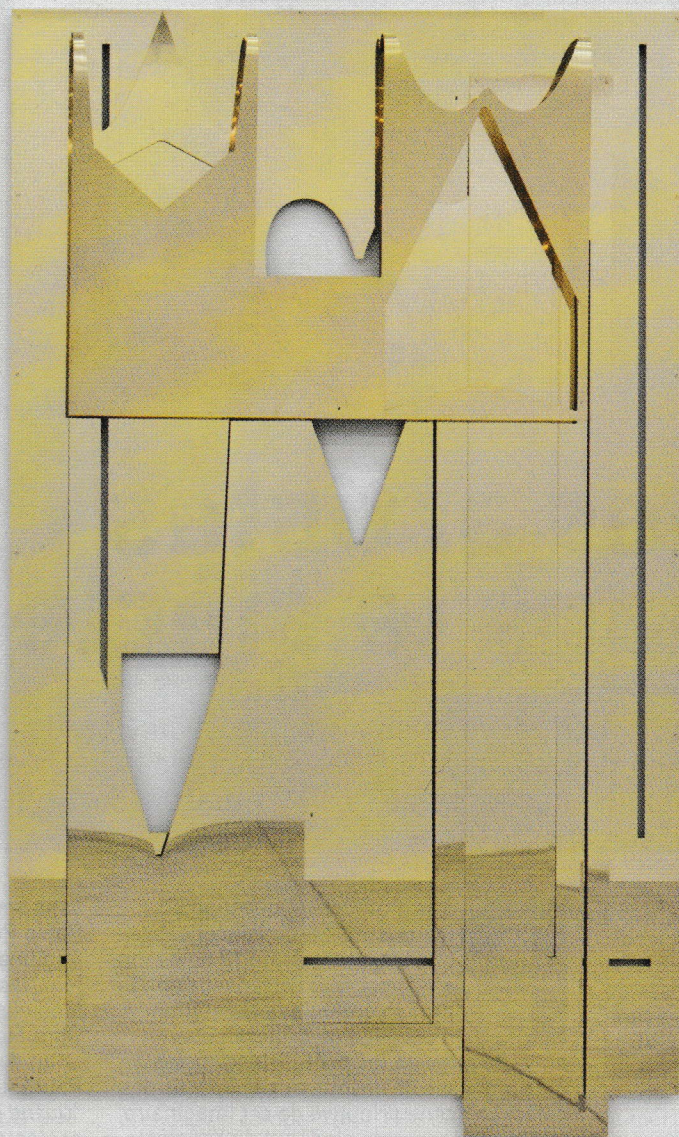
Pourtant, s'empresse-t-il de souligner, cette recherche est toujours tissée avec autre chose, reliée à l'idée de globalité.

"Récemment, j'ai produit une série de vases en verre où j'ai imbriqué l'une dans l'autre des formes de vases mésopotamiens dans des vases vénitiens ou des bouteilles suédoises du XIX^e siècle. L'objet final est fermé : il rappelle une forme utilitaire, mais on ne peut plus s'en servir. A partir d'un point de départ presque autobiographique, j'essaie toujours de parvenir à une forme suffisamment réduite et paradoxale pour que chacun puisse s'y projeter."

Ainsi, lorsqu'on se promenait à l'automne dans son expo solo à la galerie parisienne Almine Rech, qu'il a intégrée cette année comme l'un des plus jeunes artistes représentés, c'est d'abord à l'histoire de la sculpture que l'on pensait. Là, de grands panneaux en inox ou en laiton accrochés au mur donnaient à voir plusieurs strates, dont on retrouvait la contre-forme en volume tridimensionnel dans l'espace de l'exposition. "Là aussi, il s'agit de subvertir les catégories et les frontières, mais chez moi, ça passe par l'histoire de la sculpture. Les références fréquentes à l'art cinétique des années 1960 dans mon travail, qui est

Tous les lundis à 8 h 55 sur France Musique, écoutez la chronique de Jean-Max Colard des Inrockuptibles, dans La Matinale culturelle de Vincent Josse de 7 h à 9 h 30





Tarik
Kiswanson,
*Robe 5 (New
Archaeology)*,
2015

un art de l'instable, vont dans ce sens. Notamment lorsque je produis des structures qui vacillent au moindre courant d'air, ou encore lorsque je laisse volontairement s'oxyder le métal qui les constitue pour inscrire le mouvement non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps."

Dans son atelier du XX^e arrondissement de Paris, les pièces de métal découpées s'alignent sur le plan de travail comme les morceaux d'un puzzle, témoignant de la cosmologie que dessine son œuvre, un système autotélique où rien ne se crée,

**"le monde est déjà
dans une logique
de métissage intense"**

Tarik Kiswanson

rien ne se perd mais tout se transforme. La rencontre se conclut en faisant un retour à l'actualité, dont le spectre n'a jamais vraiment quitté la discussion : "Après les attentats, la question de savoir qui nous sommes et par rapport à quoi nous définir

revient sur le devant de la scène. En Suède, un pays qui a toujours pratiqué une politique d'accueil et de grande ouverture des frontières, la question de l'immigration est actuellement très débattue, et occupe encore plus de place dans les médias qu'en France. On cherche à comprendre qui sont ces gens, et pourtant, la plupart sont dans le pays depuis cinquante ans. Le monde est déjà dans une logique de métissage intense."

Ingrid Luquet-Gad

tarikkiswanson.com